

JEAN CARRERE

Perdre

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2023

“Dans l’art de perdre, il n’est pas dur de passer maître.”

Elizabeth Bishop

“Le staff du *News* se composait majoritairement d’un ramassis d’oiseaux insatisfaits, que leurs migrations imprévisibles conduisaient au gré des rumeurs et des opportunités à travers l’Europe, l’Amérique latine, l’Extrême-Orient, partout où des titres en langue anglaise existaient, sautant d’une place à l’autre, sans cesse à l’affût du coup fumant, du scoop retentissant, de la riche héritière ou du poste en or qui les attendraient derrière leur prochain billet d’avion.”

Hunter S. Thompson

Alep, Syrie

Mes oreilles sonnent. Je ne vois rien à cause de la fumée. L'obus n'a pas dû taper loin. Je cours me mettre à l'abri dans la galerie du souk occupée par les combattants. Je n'ai rien, pas une égratignure. À vrai dire aucun des rebelles n'est blessé. J'avance vers la barricade nord, m'assieds sur un sac de sable et allume une clope pour me calmer. Je tremble. J'en offre une au jeune rebelle qui garde l'entrée. Il me remercie et l'allume. De mon sac de sable je peux voir l'un des minarets de la Grande Mosquée d'Alep, pour le contrôle de laquelle le gouvernement et les rebelles se livrent une bataille sans merci depuis plusieurs semaines.

L'espace d'un instant je me demande ce que je fous là. Mon jean est encore taché de sang à cause de l'hôpital ce matin. Mon gilet pare-balles de seconde main est couvert de poussière. J'ai vingt et un ans, je suis au milieu d'une guerre civile à laquelle je ne comprends pas grand-chose. Je regarde le jeune homme assis en face de moi, tirant sur la clope que je viens de lui passer. J'imagine qu'il doit avoir mon âge, que tout ce que je ressens est insignifiant comparé au bordel que ça doit être pour lui. Il me sourit, et un bref instant je n'ai plus peur, je ne suis plus perdu, je me sens à ma place. Ce n'est pas ma guerre, mais je peux au moins épauler un jeune mec comme lui, un gars solide qui face à la tyrannie des hommes mauvais a choisi la démocratie et est resté se battre, peu importe le coût final. Il se lève, moi aussi. Il s'avance vers moi, pose une main sur mon épaule, me regarde droit dans les yeux et, très sérieux, me dit :

"You look Justin Bieber."

C'EST facile de perdre. Il y a une semaine j'avais une copine, un boulot et un appart. Maintenant, je suis sans les trois à m'examiner dans les toilettes dégueulasses à la frontière entre la Thaïlande et le Cambodge. C'est pas le meilleur endroit pour cet exercice. Le miroir est craquelé et sale, une seule ampoule nue éclaire la pièce. Mais le verdict est sans appel : j'ai une sale gueule. Tout le monde dehors est bronzé, je suis d'une blancheur à faire peur. Mes cheveux sont sales et collés à mon front par la sueur. Mes yeux sont injectés de sang. J'ai une lèvre fendue et je ne me rappelle même pas pourquoi. Une vraie sale gueule.

J'ai évidemment perdu mes lunettes de soleil à Bangkok, la lumière au-dehors m'aveugle. Je dépasse des groupes de backpackers faisant la queue pour leur visa et m'installe dans une petite cahute où on me sert une bière tiède. J'ai pris le bus vers 4h du matin complètement bourré, il faut que je retrouve assez vite un taux d'alcoolémie décent pour éviter la gueule de bois.

J'observe ces aventuriers d'un genre nouveau, tous en tongs et en short – sur ça ils n'ont pas tort, j'ai gardé mon uniforme jean-chemise-boots et je sue à grosses gouttes – et ils me dépriment. Ils en sont sans doute à l'étape *must see* d'Angkor Wat recommandée par leur *Lonely Planet* et s'échangent des platitudes entre eux du style d'où tu viens? Et tu vas où? Pour au final se rendre compte qu'ils sont sur le même itinéraire débile, genre une semaine au nord de la Thaïlande

pour un trek, puis deux semaines dans les îles du sud, Ko Tao et compagnie, puis finalement une semaine à se promener soit au Vietnam soit au Cambodge. Ils ne parlent qu'entre eux, ne boivent qu'entre eux, ne baisent qu'entre eux. La seule différence avec des touristes *de base*, c'est qu'ils restent dans des hostels, pas des hôtels, et mangent dans des restos pas chers. Ils me donnent envie de gerber, mais ça, c'est peut-être la bière tiède. Après tout, ces gens sont sans doute très sympathiques et ont le droit de choisir les vacances qui leur plaisent. C'est pas parce que je suis incapable de prendre du bon temps sans me démolir méthodiquement la gueule qu'il faut que je crache sur les gens qui apprécient la beauté du coin. Putain, c'est déprimant tout ça, je reprends une bière.

Un gamin industriel m'approche et propose de s'occuper de mon visa pour 20 dollars. C'est quatre fois le prix mais j'en ai rien à foutre, je n'ai pas envie de faire la queue, je lui dis juste de m'attendre devant le casino Naga World quand il aura fini. Il empoche mon passeport et disparaît dans la foule. Le No Man's Land est ridicule : il y a plusieurs casinos cambodgiens – c'est-à-dire chinois – car le jeu est interdit en Thaïlande. Donc, en plus des backpackers qui font gentiment la queue, il y a aussi toute une foule de Thaïs venue jouer à la roulette, au blackjack et à d'autres jeux auxquels je ne comprends rien. J'entre d'un pas confiant dans le casino.

C'est vraiment facile de perdre. 150 dollars en seulement une demi-heure à une table de blackjack. On devrait me filer une médaille. Un peu comme la

semaine dernière à Istanbul : Ella m'a annoncé, après six mois de vie commune et d'un ton vaguement désolé, que son copain français venait un moment et que ce serait bien si je me faisais rare dans le quartier. Puis, après une cuite, j'ai traité mon rédacteur en chef de fils de pute et de vendu – vrai sur les deux comptes mais ça ne m'a pas empêché de me faire virer. Finalement, Guney, le propriétaire de mon appart, m'a foutu dehors parce que je buvais trop et que j'étais déprimant. Pas d'argument là-dessus. J'ai loué une pension miteuse vers Mecidiyeköy et j'ai envoyé mail sur mail jusqu'à trouver un reportage. Un ancien pote du Cambodge était maintenant rédacteur au *South China Morning Post*. Il m'a demandé un article sur le tribunal des Khmers rouges – j'ai menti en disant que j'étais déjà dans la région – et me voilà, seul devant un casino de merde, avec 150 dollars de moins en poche.

Sur une note plus positive, le gamin avait fait son taf et ne s'était pas barré avec mon passeport. Je lui ai filé un pourboire et il est parti arnaquer quelqu'un d'autre. Ça me dérange pas vraiment de me faire arnaquer, surtout quand je suis au courant. Je perds volontiers 10 dollars pour gagner du temps. Je suis bien plus dangereux pour mes finances seul et bourré dans un casino. J'ai jamais pu supporter les gens qui ont peur de l'arnaque, qui sont obsédés par l'idée d'avoir le prix *juste*, ou encore pire le prix *local*. T'es pas local ducon, c'est bien ça le cœur de l'affaire ! Le genre de connard qui va négocier pendant trois jours dans la médina de Fès pour un tapis moche. Ce genre d'attitude me débecte, et en plus c'est chronophage.

Je traverse la douane cambodgienne en cinq minutes et me dirige vers la gare routière. Il est encore super tôt, un bus part dans une demi-heure et nous amènera à la capitale vers 19h. Je commande un lôc lac très décent pour une gare routière, et me demande ce que je fous là. Que j'aie fui Istanbul en furie après l'histoire d'Ella, soit. Mais qu'est-ce que je vais bien foutre au Cambodge, j'y ai pas vécu depuis trois ou quatre ans, je n'ai plus aucun contact, et je me suis vendu au mec du *South China Morning Post* comme expert de la région. Mon "expertise" du Cambodge date, et se limite sinon aux trois derniers jours passés à Bangkok avec mon pote Manny, un moine bouddhiste arnaqueur et alcoolique. On a regardé beaucoup de matchs de boxe thaïe, avons bu comme des trous dans les troquets les plus ignobles de Patpong jusqu'au toit ultra luxe de l'hôtel Peninsula, puis j'ai fini par me faire arrêter par des flics. Pour leur défense, j'ai pissé sur les chaussures de l'un d'entre eux. Ils m'ont foutu en cabane pour la nuit et c'est là que j'ai décidé de quitter Bangkok, le bakchich pour sortir était vraiment trop cher.

Pour la route, j'achète quelques bières – il y en a deux au Cambodge, la Anchor et la Angkor, je ne sais pas qui a copié qui mais elles sont buvables – avant de monter dans le bus, où je m'assieds près d'un petit vieux édenté dont les yeux brillent quand il voit mes bières. Je partage ma réserve avec lui et nous discutons en broken English sur la vie au Cambodge. Il n'en sait pas plus que moi sur le tribunal des Khmers rouges. C'est pas bon signe.

Je dois faire une vague sieste car je me réveille alors que le bus est secoué de partout – les routes du royaume sont en piteux état. Je suis presque sobre, et je flippe. Qui je connais, en définitive, au Cambodge? Michael, le rédac' chef du *Phnom Penh Post*, et Anton, qui, aux dernières nouvelles, tient toujours son bar au Lakeside. James, aussi, mais je n'ai aucune idée de comment lui mettre la main dessus. Quelques expats, mais la plupart ont dû se barrer. Puis des dealers et des putes. C'est pas super engageant. Je reprends une bière et me l'enfile avec deux Valium, en espérant que ça ira mieux. C'est le cas, je me réveille alors que la nuit tombe sur Phnom Penh et qu'on s'approche du marché central, notre terminus.

Le marché central est un immense bâtiment art déco (je crois, j'y connais rien en architecture), jaune et absurde au milieu de la ville, mais je l'aime bien. À la descente du bus, tous les tuk-tuks de Phnom Penh se jettent sur moi, j'étais un des seuls blancs du bus. On n'a que deux heures de retard, il est 21h, j'ai pas le courage pour les négociations, je prends ma sacoche et me casse sans demander mon reste. Trois chauffeurs déterminés continuent à me suivre en m'invectivant. Le marché est un endroit bizarre, où toutes sortes de babioles inutiles se vendent et s'échangent sous son dôme, tandis qu'autour se déploie un ballet de motodops qui conduisent à toute vitesse pour aller livrer de la ice ou arracher un sac au bras d'un touriste peu méfiant. Je trouve sans difficulté une moto pour m'emmener au musée national pour 50 centimes. La ville est mal éclairée, j'ai la gerbe, mais je suis quand même content de retrouver

ces rues défoncées dans lesquelles j'ai toujours eu du mal à m'orienter.

Je n'accorde qu'un bref regard au musée national et traverse la rue pour un pub en face, le Rory's Irish Bar and Rooms, qui n'a d'irlandais que le nom. Rien n'a vraiment changé depuis la dernière fois que j'y ai mis les pieds : des expats misérables qui s'éclatent la gueule avec des jeunes femmes khmères à leur côté, leurs femmes sans doute, c'est courant, lesquelles ont l'air de se faire chier ferme. Une meuf que je ne connais pas tient le bar, je lui commande une bière. Je n'ai pas à lui demander où trouver Rory que je suis soulevé de terre par une étreinte à me péter les côtes. Rory est immense, aussi large que haut, chauve, il ressemble un peu à Vin Diesel si ce dernier était bourré en permanence. C'est pas le mec le plus raffiné du monde mais il est honnête et sympa. Il aime se bourrer la gueule puis bourrer des putes, ou inversement je ne sais plus. Les maigres revenus d'un pub de seconde zone au Cambodge lui permettent d'assouvir ces deux passions, et il n'en demande pas plus. Quand j'habitais ici, Rory et moi avions l'habitude de passer nos dimanches à regarder des matchs de bokator, la boxe khmère, en écusant des canettes à 50 centimes. J'écrivais ensuite religieusement un article sur les combats que le rédacteur sport du *Post* trouvait sur son bureau le lundi matin et balançait sans même y jeter un coup d'œil poli. La seule fois où je n'ai pas rendu cet article que personne ne m'avait jamais demandé, que personne ne voulait et qui n'avait jamais été publié, le type du sport m'a passé un savon en conférence de rédaction. C'était marrant.

Rory se prend une bière et s'installe au bar à côté de moi.

«Ça va, Charlie? T'as une sale gueule.

– Merci. Les derniers jours ont été rudes.

– Bien rudes, on dirait. T'es pas censé être en Amérique du Sud, ces temps-ci?

– C'était il y a longtemps, là je suis au Moyen-Orient.

– Des endroits de merde, quoi. Tu devrais t'installer ici, tu serais mieux. Tu restes combien de temps?

– Pas longtemps, une ou deux semaines, enfin je suis pas trop sûr. Mon appart est libre?

– Ah désolé vieux, il est occupé. Des Australiens, gentils. Il y en a un sur le toit, un peu plus petit mais dans le même genre. En plus, t'es à côté des putes. Ça te va?»

Ça me va. Il attrape une clef au mur, nous quittons le bar, on tourne tout de suite à droite dans une ruelle mal éclairée qui mène à un immeuble de sept étages, juste derrière le bar. Avant, j'habitais au troisième, à côté de Rory, et c'était très sympa. J'avais toujours du monde à la maison, ça picolait et ça rigolait beaucoup. Il n'y avait qu'une chambre mais presque toujours au moins quatre ou cinq personnes qui squattaient, sur le canap', des matelas, ou carrément à même le sol. Pendant qu'on monte les escaliers, Rory me fait le topo sur ce que j'ai raté en quatre ans : beaucoup de bières, de putes, et quelques bons matchs de boxe. Pas grand-chose en somme.

Sur le toit je visite l'appart : comme promis, c'est presque le même, le salon et la chambre sont plus petites, mais c'est toujours la même peinture verte moche et des ampoules nues. Rory me file la clef, refuse d'un geste la thune que je lui file comme acompte ("on verra ça plus tard, t'inquiète, je te fais confiance"), puis redescend tenir son bar. Je fume une clope sur le toit, la ville est belle la nuit. Le palais royal est éclairé, il se reflète sur le Tonlé Sap. Je repense à l'année passée ici, et comment j'avais tout foutu par terre en prenant de la meth, ce qu'ils appellent la ice ou le yaba. C'est d'ailleurs la seule règle de Rory : pas de ça chez lui. Je chasse ces idées noires et je vais taper à la porte des filles pour me présenter, elles sont cinq dans un appart grand comme le mien à regarder des *soap operas* khmers complètement cons. Enfin, je parle pas khmer, si ça se trouve c'est vachement bien. Alors que je me présente comme le nouveau voisin, l'une d'elles me saute au cou : il me faut un moment pour la remettre. C'est une fille qui bossait au Lakeside quand il y avait encore un lac. J'y habitais, son gosse me servait à la fois de guide et de traducteur, je lui avais trouvé une place dans une bonne école gérée par une ONG et, depuis, sa mère, Ou, m'a à la bonne. Elle m'offre une bière que j'accepte avec plaisir et on discute, son gosse se prépare pour l'Université dans un an ou deux. Je quitte l'appart des putes auréolé d'une aura de bienfaiteur. C'est pas mérité mais ça fait du bien.

Je vais vider mon sac dans ma chambre, ce qui prend une minute : trois ou quatre tee-shirts pas trop sales, une chemise blanche en cas d'interview et, étrangement, un ignoble tigre en peluche. Je me demande une

bonne minute ce que ça fout là, puis je me rappelle avoir demandé à mon pote Manny de me rappeler d'acheter un cadeau pour un jeune enfant. Je suis pas sûr que Jack, le fils d'Anton, va adorer cette vieille peluche déplumée, mais les gosses sont cons, enfin non mais un peu bizarres, donc on sait jamais. J'hésite à aller au lac tout de suite pour les voir tous les deux mais je suis trop claqué, je redescends au bar boire un verre avec Rory.

Il me faut toute ma résolution pour ne pas me barrer vers la rue Pasteur, à trois pâtés de maison d'ici, qui n'est qu'une suite de néons et de bars où je pourrais jouer au billard et raconter des conneries au premier venu. Mais je reste sage, j'écluse une demi-douzaine de bières avec Rory, je fume un joint chez les putes, puis je prends deux Valium et m'écroule après une douche rapide.

Je me réveille vers 10h avec une gueule de bois tout à fait correcte. Je refuse d'abord la bière de Rory en faveur d'un café instantané, que je recrache avant de me rabattre sur la bière. C'est bien de savoir rester constant. Rory me prépare en revanche des œufs au plat et du bacon mangeables pendant que je feuillette les deux journaux locaux en anglais, le *Post* et le *Star*. Les deux parlent surtout du tribunal des Khmers rouges, et je me rends compte avec une angoisse croissante que les noms mentionnés ne me disent rien. Je reprends un Valium. "Dutch", je vois qui c'est, ok. Mais le reste, les observateurs de l'ONU, les avocats, les juges... Tout a changé. Je vais passer pour un tocard au *Post*, mais il est trop tard pour y faire quoi que ce soit,

ils ont dû finir la conférence de rédaction et Michael doit être libre. Je saute sur une motodop et lui indique les locaux du journal.

Les locaux sont au sud de la ville, près du marché russe. Je prends l'ascenseur jusqu'au cinquième étage, et suis assailli d'une vision de Jade et moi prenant cet ascenseur tous les jours pendant presque un an quand elle y était photographe et moi reporter. Nous n'étions jamais au bureau, on écrivait ou éditait depuis le bien nommé bar à piscine L'Ailleurs, et conduisions la majorité de nos interviews dans un état altéré. Je me suis toujours demandé pourquoi ils avaient mis autant de temps à nous virer. Malgré ça, je suis resté en excellents termes avec le rédacteur en chef, Michael, et je suis sûr qu'il va me filer un coup de main. En effet, quand je demande à la jolie fille à l'accueil si M. Sullivan a un moment pour Charles Salem, ancien reporter aux chiens écrasés, il vient me chercher une minute plus tard et me guide vers son bureau.

“Ça fait plaisir de te voir Charlie, mais t'es sûr que ça va? T'as une sale gueule.”

J'ignore sa remarque, je vais juste avoir à m'y faire.

“T'es arrivé quand?”

– Hier soir, je fais un truc sur le tribunal pour le *South China Morning Post*. Je me demandais si t'avais des pistes.

– Tant que c'est pas pour le *Star*, je te file tous les contacts que tu veux.”

Le *Star* est l'unique compétiteur du *Post* et le cheval de bataille de Michael. On continue ce petit échange de mondanités, Michael prépare deux cafés dans lesquels il verse une lampée de Jameson. “Sláinte”, dit-il avant de boire le sien. L'une des raisons pour lesquelles Michael m'aime autant malgré mon temps record abyssal dans son journal est qu'il me croit irlandais. Mes parents ne sont pas irlandais, je n'aime même pas particulièrement l'Irlande, mais j'y ai vécu quelques années et il me reste des traces d'accent, surtout quand j'ai bu. Michael s'est ainsi convaincu qu'il avait trouvé une autre âme en peine venue du pays de Joyce, et est donc particulièrement clément à mon égard.

De mon côté, j'ai toujours bien aimé Michael. Il ne nous faisait jamais chier quand on faisait le job bourrés tant que le job était fait. Il est de plus l'un des rédac' chefs les plus compétents avec qui j'ai travaillé, vu les aléas de son job : il n'a aucun financement pour son canard et gère un staff d'alcooliques et de drogués dégénérés. Le *Post* est sans doute le journal le plus proche du *San Juan Star* d'Hunter S. Thompson dans *Rhum Express*. Sans le soutien d'une poignée de reporters khmers plus que compétents, comme mes potes Sokheng et Sokha, il aurait dû foutre la clef sous la porte il y a longtemps. Quand je reviens sur le sujet des contacts, il me répond qu'il a créé un desk entièrement dédié à la couverture du tribunal, et que si je reviens plus tard je pourrai avoir une demi-heure en tête à tête avec la fille en charge du truc. Je le remercie et le laisse à ses activités habituelles : boire du whiskey et gueuler après des reporters incompetents.

Je décide de passer du temps à L'Ailleurs, le bar avec la piscine, histoire de boire des mojitos en l'honneur de tout le travail abattu par Jade et moi là-bas. En cinq minutes de moto, je suis devant un verre et un club sandwich. Je revois tous les matins où je me suis réveillé avec Jade sur l'un de ces transats et cinq appels en absence de la rédaction. On se faisait un shot puis on allait couvrir une manif ou interviewer un moine. Je me demande où elle est. La dernière fois que j'ai entendu parler de Jade, elle était censée bosser comme photographe de mode à Londres et prendre plein de kétamine. Ça se tient. Je l'aimais beaucoup, elle était très marrante, très ouverte niveau cul. On passait la majeure partie de notre temps ensemble au Cambodge, on baisait tous les deux avec d'autres personnes et personne n'y trouvait rien à redire. Pas de jalousie, c'était simple. Je me demande comment j'ai pu laisser les choses partir en couilles à ce point-là avec Ella. Les deux se ressemblent, d'ailleurs : deux petites blondes chargées comme des piles, toujours prêtes à se lancer dans la première connerie venue. Mais Ella est plus belle. Et elle doit baiser son mec en ce moment. Fait chier. Je reprends un mojito et je retourne au *Post*.

La fille en charge du desk sur le tribunal s'appelle Emily, elle est grande, sérieuse, américaine. Pas mon genre. Elle n'a pas beaucoup de temps, mais elle me file une liste de contacts longue comme le bras, bien plus que ce que je n'aurais osé demander. Si j'ai cinq ou six interviews sur cette liste et que je parle un peu avec des gens du Penh, ça devrait suffire pour un mauvais reportage et après, direction je sais pas où. Peut-être Beyrouth. Il paraît que leur *Daily Star*

recrute. Je remercie Emily, considère l'inviter à prendre un verre puis me ravise, c'est pas professionnel. Je file saluer Michael et je descends les escaliers, où je croise Sokha. Il me propose d'aller dîner et boire des verres avec lui et Sokheng ce soir-là. J'accepte avec plaisir.

Je retourne au bar de Rory pour bosser, son wifi est décent. Je passe la majeure partie de l'après-midi au téléphone avec les contacts d'Emily. Certains ne répondent pas, d'autres sont trop occupés, d'autres encore me demandent d'envoyer mes questions par mail pour ne pas avoir à y répondre. Mais j'ai quelques réponses positives d'observateurs qui acceptent des interviews dans la semaine, et même une demi-heure au tél avec une avocate qui me donne des bases solides. Sa voix et son nom me disent quelque chose, Clémence, on a baisé une fois. Enfin non, pas baisé. Comme elle avait un mec, je n'avais pas le droit de l'embrasser. L'enculer, ok, lui faire un bisou, fallait pas aller trop loin. En fin d'après-midi, Rory me présente un jeune Khmer, Danong, qui parle bien anglais et accepte de me servir de traducteur pour interroger la population locale sur ce qu'ils pensent du tribunal – Danong prédit qu'ils n'en ont strictement rien à foutre, mais accepte de m'aider à raison de 10 dollars par jour. Je suis un peu pété, je lui en propose 20. Il est surpris mais accepte. Je n'ai jamais été bon négociateur. Il me laisse son numéro de téléphone.

Un peu plus tard, je vais rejoindre Sokheng et Sokha dans une ruelle derrière le palais royal. Ils s'installent toujours dans des petits bars de rue, juste des tabourets et des tables en plastique sur lesquelles on apporte des